



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B  
(Les captifs de la Forêt Noire)  
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :  
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)  
Téléphone TRinité 78-44



Compte chèques postaux : Amicale X A, B, C : Paris 4261-13  
Amicale V B : Paris 4841-48

## NOËL

### Joyeux Noël

et  
meilleux souhaits  
pour la nouvelle année

## Ce qui reste

par M. ROSE.

Puisque nous allons bientôt pouvoir écrire comme Alexandre Dumas : « *Vingt ans après* », il semble possible, avec le recul du temps, de tenter d'esquisser une sorte de bilan de la captivité.

Un premier examen, peut-être un peu hâtif, laisse apparaître, de prime abord, une balance négative : les pertes semblent l'emporter largement sur les gains. Nous avons, en effet, perdu beaucoup de choses durant notre séjour forcé outre-Rhin :

- ◆ Nous avons, pour commencer, perdu notre jeunesse, les plus belles années d'une vie humaine entre 20 et 40 ans, des années irremplaçables, gâchées à jamais et nous sommes revenus vieillissés avant l'âge.

- ◆ Nous avons aussi perdu notre santé, par suite des privations, des durs travaux, des souffrances morales, des mauvais traitements et de la prolongation d'une vie anormale. Combien de nos camarades sont rentrés malades, diminués physiquement ? Combien d'autres sont devenus invalides, infirmes et combien plus nombreux encore sont décédés prématurément ? La mort continue, d'ailleurs, à frapper dans nos rangs et la captivité n'est certainement pas étrangère aux multiples disparitions que nous déplorons chaque année.

- ◆ Nous avons, cela va sans dire, à peu près tout perdu sur le plan matériel. La détention n'a jamais été une source de profits ! Les innombrables P.G. qui travaillaient dans les fermes recevaient 60 Pfennigs par jour, c'est-à-dire de quoi s'acheter une bouteille de bière — et quelle bière ! Et quand, démunis de tout, ils sont rentrés en France, on leur a royalement octroyé 1000 anciens Francs, comme prime de démobilisation !

- ◆ Nous avons, ce qui est plus grave, perdu, pour la plupart, notre situation sociale. Combien, en effet, n'ont pas retrouvé leur emploi, n'ont pu se réadapter, n'ont plus été en mesure d'exercer leur métier ? Combien d'artisans, de commerçants, d'agriculteurs, de membres des professions libérales ont été obligés de repartir à zéro, de lutter opiniâtement pour se refaire une place au soleil ? Combien d'employés, de fonctionnaires, de cadres ont vu leur avancement, leur promotion retardés et parfois compromis ? Combien d'autres, enfin, ont vu, au retour, leur place prise par ceux qui avaient eu la chance de rester libres ?

- ◆ Beaucoup d'entre nous aussi ont tout perdu sur le plan familial et sentimental. En revenant d'Allemagne, ils n'ont plus retrouvé leur épouse ou leur fiancée, qui lasse de les attendre, était partie refaire sa vie ailleurs. Nombreux également sont ceux qui n'ont pu reprendre la vie conjugale après une si longue séparation, après que mari et femme aient vécu tant d'années loin l'un de l'autre, dans des conditions d'existence totalement différentes...

Cette énumération pourrait se poursuivre longtemps encore, mais rien qu'en considérant ce qui précède on est fondé à penser que le bilan présente, apparemment, un lourd passif.

Toutefois, pour être objectif, il faut essayer de rechercher, ce qu'en compensation, nous avons pu gagner au cours de nos années d'exil.

Décembre, dernier mois et chute de l'année,  
Annonce les rigueurs et les feux de l'hiver  
Qui réchauffent l'aïeul près de la cheminée,  
Vestige d'un autre âge où l'œil garde un air fier !

Décembre aux durs reflets qu'éparpille la neige  
Sur les toits des palais, des chaumes, des maisons,  
Sur l'atelier grondeur étend un long cortège  
De tristesse et de froid, jusque dans les prisons.

Mais décembre en fuyant, malgré vents et tempêtes,  
Voit un astre monter dans l'infini du ciel,  
Une étoile scintille et livre ses conquêtes  
Avec un chant d'espoir et d'amour : c'est Noël...

Noël que l'univers attend avec ivresse,  
Noël qui pansera blessures et soucis,  
Noël qui portera la salve d'allégresse  
Dans le morne foyer aux murs longtemps noircis.

Noël de la cité, Noël de la campagne  
Où chacun va goûter en une seule nuit  
De roses illusions, Noël de la montagne,  
De la mer, de la lande où la légende vit.

L'enfant de la fortune ignore l'inquiétude,  
Le désir, la rancœur de l'enfant pauvre né,  
Il trouve naturel : aise et béatitude...  
Est-il coupable ? Non. Il y fut destiné.

L'enfant pauvre à minuit en sursaut se réveille,  
Les cloches et les voix forment un vibrant cœur.  
Et le moindre présent que Noël ensoleille  
Inonde ses pensers et pénètre son cœur.

O Noël ! fête où meurt toute désespérance,  
Verse sur les malheurs de notre humanité  
Le baume pur et sain d'un réconfort immense...  
Alors vivra la Paix et sa félicité.

Maurice PARROT VB.

(Quelques vers...)

- ◆ Tout d'abord, nous sommes revenus des Camps et Kommandos avec une maturité que les hommes n'acquerraient, généralement, que beaucoup plus tard, lorsqu'ils atteignent des âges très avancés.

- ◆ Nous sommes, par ailleurs, rentrés riches d'une expérience assez rare sur le comportement humain, car dans les circonstances exceptionnelles que nous avons vécues, les hommes se révèlent à nu, tels qu'ils sont, sans le vernis qu'impose la civilisation, sans conventions d'aucune sorte, sans hypocrisie, ni fausse pudeur, avec leurs vrais caractères et leurs natures réelles.

- ◆ Nous avons pu côtoyer des gens de toutes conditions, venant des horizons les plus divers, aux points de vue croyances, pensées, philosophies, milieux, instruction, éducation, des plus pauvres aux plus fortunés, tous brassés dans le même creuset, sans cloisons et sans barrières sociales. Du haut de la pyramide au plus bas échelon, du Conseiller d'Etat au manoeuvre léger, du Professeur d'Université au garçon de ferme, nous les avons vus, tous, sur le même pied d'égalité, tous pareils dans la misère et le dénuement. Et c'est de ce mélange, de cette confrontation unique, de ce nivellement, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs — ni aux écoles, ni au régiment, ni dans sa profession, ni dans la vie où existent des fossés difficiles à franchir — qu'est né ce réflexe de solidarité qui nous a amenés à serrer les coudes et faire face à l'adversité.

- ◆ Au fil des années, nous avons, surtout acquis une sérénité à toute épreuve, qui subsiste encore vingt ans après. Quand on a piétiné des mois et des mois dans la neige, les souliers percés et le ventre creux, il suffit de faire un retour en arrière pour que nos soucis quotidiens d'à présent, nous paraissent plus légers !...

Lorsque la vie trépidante de notre époque vous irrite, songez un peu, chers camarades, pour retrouver votre calme, au temps où vous ne pouviez vous écarter de vingt pas, sans qu'un canon de fusil soit braqué sur vos reins !

(Suite page 2).

## Les VB et X ABC à Lille

par H. PERRON.

Il est 8 h. le 24 Octobre 1964. Sur le quai de la Gare du Nord un groupe discute dans la fraîcheur matinale, devant un compartiment du train de Lille. C'est la délégation parisienne de l'Amicale VB et X ABC qui se rend au Congrès national de l'U.N.A.C. des 24 et 25 Octobre à Lille. Elle comprend nos amis GEHIN, PLANQUE, PERRON, YVONNET, GODARD et MOREL. Le voyage de Paris à Lille fut rapide (2 h. 1/2) et joyeux. Une surprise nous attendait à l'arrivée. Sur le quai de la gare de Lille, un brassard tricolore au bras gauche, l'ami SCHRAPATY de Thionville nous réceptionnait. Près de lui notre Nono CANDEILLE et l'ami ROSEAU fidèle participant à nos fêtes. Il faut d'ores et déjà souligner l'excellente organisation du Comité d'accueil placé sous la diligente direction du Colonel CARNOY. Placé dans un bureau de la gare de Lille, le Comité d'accueil distribuait aux arrivants les chambres d'hôtel et le programme des deux journées de Congrès. Pour la délégation VB, le gîte était assuré à l'Hôtel de l'Univers. Une rapide visite à nos chambres et on se retrouve tous à la Brasserie du Grand Bar Chagnot pour l'apéritif d'accueil. Nous avons la joie d'y rencontrer notre ami Désiré HANRY accompagné de sa charmante épouse. Quelle joie de rencontrer ce bon camarade que nous avions quitté il y a quelques vingt ans. C'est ça tout le secret et le charme de nos retrouvailles. Nous nous donnons rendez-vous pour le repas du soir. A midi arrivent nos amis HADJADJ et le président LAN-GEVIN.

Après un déjeuner succulent une trentaine de congressistes partent en autocar pour une visite intelligemment commentée par un camarade lillois, de la capitale du Nord. Le terme de la promenade se situait Boulevard de Lorraine, au siège des Brasseries « Le Pélican ». Une visite de ces importants établissements nous avait été réservée. Visite particulièrement intéressante pour les profanes que nous sommes. Nous avons suivi avec émerveillement la transformation de l'orge et du houblon en bière rafraîchissante. La technique de cette transformation nous est amplement expliquée par un ingénieur de l'établissement. Pour les buveurs de bière de l'Amicale et en particulier pour le spécialiste ALADENISE, nous allons essayer de relater ce que nous en avons retenu.

L'orge qui arrive de toutes les régions de France est placée dans de vastes silos d'où elle passe dans de grandes cuves de trempage à germeur pneumatique. Le malt vert traverse ensuite un moulin à malt d'où il est projeté dans une chaudière à brasser où il est mélangé avec de l'eau. L'opération du maltage est terminée et nous passons à celle du brassage. Après le reverdoir et le filtre à moût, le liquide va dans une chaudière à cuire où il rencontre le houblon, puis passe dans le monte-juis, le clarificateur à moût, l'échangeur à plaques, pour arriver dans les vastes cuves de fermentation. Le liquide après son temps de fermentation dans les cuves réfrigérées, passe dans la centrifugeuse à bière, les filtres et termine son périple dans les immenses tanks de bière filtrée. De là, la bière est mise en bouteilles, en canettes pour l'expédition. Nous signalons que les Brasseries « Le Pélican » fabriquent la bière Pelforth que toute la délégation eut le plaisir de déguster au Bar de Réception des Brasseries, plaisir que les VB - X ABC ont particulièrement apprécié.

Retour pour le dîner au Grand Bar Chagnot, mais auparavant apéritif au Café ROSE, nom qui rappelle celui du grand absent de ce Congrès, notre sympathique Secrétaire général empêché. Or il se trouve que les propriétaires du café sont parents d'un membre de la délégation VB-X ABC. Pas besoin de faire de dessin pour signaler l'accueil qui nous y fut réservé.

Au dîner nous étions vingt de l'Amicale. Nous faisons déjà bonne mesure. Le menu copieux et les vins abondants entretenaient une ambiance du tonnerre. Ce congrès se passait dans une belle et franche gaieté.

(Suite page 6).



# COURRIER DU VB

« Georges MARLIN, 21, rue de Marzy, à Nevers (Nièvre), nous écrit : « Excusez-moi du retard apporté au paiement de la cotisation. J'ai été en difficulté de santé toute l'année et obligé de m'exiler pour repos en campagne. Maintenant rentré chez moi et remontant lentement la pente, je vous envoie ma cotisation avec un petit supplément. Soyez sûrs que je n'abandonnerai jamais l'Amicale. Mes sincères amitiés, ainsi qu'à tous les V.B. » Merci, ami MARLIN, de ton gentil message, et tous nos vœux pour ta complète guérison.

« Notre grand ami Henri PATIN (au théâtre, Yves GLADINE) lutte avec un courage admirable contre la maladie. Une intervention chirurgicale l'oblige à garder le lit. Ses nombreux amis souhaitent le voir rapidement sur pied. Nous avons maintes fois pris de ses nouvelles par téléphone. Voici la lettre qu'il vient de nous adresser :

« Mes chers camarades. Il y a ce grand trou noir, on se dit : « Il n'y aura plus rien d'autre, jamais ! » Il y a la souffrance : on croit que ce n'est pas possible, à ce point-là ! Il y a le silence et la solitude... Puis, tout à coup, une petite note argentine, puis tout à coup, au loin, une lueur... Tout redevient possible... même la patience... votre message, vos lettres, votre envoi, c'est tout cela ! Et comme c'est pauvre le mot : **Merci**.

« Un cordial merci à tous et toutes les pensées amicales qui ont volé autour de mon lit d'hôpital.

« Naturellement, c'est le « relais » que vous m'avez ainsi permis de reprendre. Dès que je le pourrai, le témoin sera transmis à ceux qui en ont besoin encore. De cœur. H. Patin. »

Toutes nos amitiés et tous nos vœux de prompt et complet rétablissement vont vers notre ami. Nous espérons que bientôt nous pourrons, mon cher Henri, fêter, verre en main, ton retour parmi nous.

« Marcel GODEMER, à Pierres, par Maintenon (E.-et-L.), nous écrit :

« Très touché au reçu de votre mandat que j'ai encaissé la semaine dernière et qui nous a fait plaisir, à ma femme et moi-même.

« Oui, depuis plusieurs années, le destin ne me favorise guère, pépins sur pépins, mais il y a sûrement plus malheureux encore, car, pour vivre, il faut regarder en-dessous et il y a toujours pire que soi.

« Peut-être l'année 1965 sera-t-elle meilleure et je ne manquerai pas de me mettre à jour avec notre Amicale.

« Encore une fois, merci et fraternel salut à tous les gars du V.B.

« Un ancien du Kommando de la Thchenlin Werk, sous-officier évadé et repris, deux mois à Fallingbostal et formation de ce Kommando spécial à titre de discipline, et où il y avait une bonne camaraderie. »

« Un journal qui nous revient, c'est toujours l'annonce d'un changement dans la vie du destinataire, mais c'est souvent aussi, hélas ! l'annonce d'un décès. C'est pourquoi nous avons le triste privilège de vous annoncer celui de notre ami, l'abbé LACAZE François, curé de Lésignan (Hérault). Nous savions notre ami très malade depuis de nombreux mois, mais, comme sa santé s'était un peu améliorée, nous espérions. Nous

oublions que les mauvais traitements et les privations subis pendant notre captivité avaient sapé notre organisme. Et le mieux constaté chez notre ami LACAZE n'a pas duré. A sa famille endeuillée, à ses paroissiens, à ses amis, nous adressons nos condoléances attristées.

« M<sup>me</sup> Georges WAIRANT, 2, rue de Fronsac, à Aniche (Nord) nous écrit :

« C'est avec regret que nous ne pouvons répondre à votre invitation du 24-25 octobre (Congrès de Lille), car j'ai la douleur de vous faire part du décès de mon mari. Après une longue maladie, il nous a quittés beaucoup trop vite.

« Veuillez m'excuser si j'ai oublié de vous en faire part.

« Malgré son départ, je serais contente de rester en liaison avec le V.B. »

L'Amicale s'incline devant la douleur de cette famille frappée par le malheur. Nous prions M<sup>me</sup> WAIRANT de recevoir nos sincères condoléances.

« M<sup>me</sup> MOREL, à Etival-Clairefontaine (Vosges), nous écrit :

« Veuillez m'excuser pour le retard de ce mandat, ayant été absente après le décès de mon cher mari, J.-André MOREL, qui est survenu le 8 mai dernier dans sa 67<sup>e</sup> année, mort due à un infarctus. C'est une grande perte pour moi.

« Il était toujours très heureux, ainsi que moi, de lire votre journal et, si cela était possible, j'aimerais toujours le lire, comme par le passé. »

Nous adressons à M<sup>me</sup> MAUREL et à toute sa famille les condoléances attristées de l'Amicale.

Ainsi, en un court laps de temps, trois amis fidèles nous ont quittés. Trois amicalistes convaincus nous ont été enlevés. Les souffrances et les privations de la captivité font maintenant leur œuvre néfaste. Nous prions ces familles amies de croire à notre grande compassion et de notre participation à leur deuil.

Quant au journal « Le Lien », il continuera à apporter, chez ces familles amies, les nouvelles de notre Grande Famille.

« Pierre TRICOT, rue Saint-Fiacre, à Compiègne (Oise), adresse son bon souvenir à tous les anciens V.B. et, en particulier, aux anciens d'Ulm. Il a la douleur de nous faire part du décès de son père, ancien combattant, survenu à Compiègne, le 4 novembre 1964.

Nous prions notre ami TRICOT de bien vouloir accepter nos sincères condoléances.

« C'est avec tristesse que nous apprenons le décès de notre camarade Louis VERAN, Hôtel Rivoli, à Nice, survenu en septembre 1964.

Que sa famille éplorée veuille bien recevoir ici l'expression de l'amicalité compassion de ses compagnons de captivité.

« Désiré HANRY, 24, rue du Docteur-Yersin, à Lille (Nord), adresse son amical souvenir à tous les anciens V.B. et particulièrement à ceux du Waldho, entre autres : abbé René PETIT, STEVENET, PERPERE, TANGUY, CESBRON, SANTOLINI, etc...

## Ce qui reste

(Suite de la première page)

« Le P.G., coupé de ses racines originelles, contraint à des besognes pénibles, mais qui lui laissent l'esprit disponible, a pu méditer longuement sur la condition humaine et la relativité des choses. Des incidents, des faits qui, autrefois, revêtaient une grande importance à ses yeux, lui ont semblé soudain très futiles. C'est ainsi que la captivité lui a redonné le sens de la mesure, en même temps qu'une grande circonspection envers les hommes et les événements.

Depuis son retour, il s'est, en général, maintenu au-dessus des mesquines querelles, en s'efforçant d'éviter les prises de position trop véhémentes. Il n'est guère d'exemple qu'un ancien P.G. se soit laissé emporter longtemps dans des discussions ou des polémiques « qui n'en valent pas la peine ».

\*\*\*

Tout ceci n'est pas négligeable, mais il y a encore autre chose qui vient contrebalancer la série des pertes dont nous avons dressé l'inventaire.

C'est un sentiment, pur, noble, désintéressé, que nous avons découvert progressivement et qui s'est développé au fur et à mesure que se prolongeait la captivité.

Il s'agit, bien sûr, de l'amitié, la nôtre, née dans le désarroi de l'été 1940, grandie dans les épreuves et qui est devenue d'une essence si rare, d'une qualité telle, qu'elle n'est comparable à aucune autre. Et c'est à partir du moment où nous avons pris conscience de la force que représentait l'amitié que la captivité nous a paru moins insupportable.

\*\*\*

Cette amitié affermie, consolidée, nous était devenue si nécessaire que nous avons voulu la préserver en rentrant en France. Les Amicales de Camps ont été créées dans ce but, dès le grand retour, au printemps 1945.

Vingt ans plus tard, nous constatons — avec une certaine surprise — que notre amitié, loin de s'affaiblir, s'est au contraire fortifiée avec le temps et nous ressentons à quel point elle nous est indispensable, car nous ne l'avons pas — malheureusement — retrouvée dans la vie de tous les jours.

De l'amitié a découlé tout naturellement la solidarité, c'est-à-dire l'entraide. Nos Amicales sont donc organisées pour apporter un peu de réconfort moral et matériel à nos camarades défavorisés, sur qui s'acharnent la maladie et la malchance.

Après vingt ans d'existence, nous pouvons être fiers des résultats obtenus. Grâce à vous tous, chers amis, nous avons pu remplir notre mission sans défaillance. Par votre compréhension constante, votre générosité chaleureuse, par l'accueil favorable que vous avez réservé à nos tombolas, vous nous avez permis d'apporter des preuves tangibles d'amitié à nos veuves, à nos orphelins et à nos camarades victimes du mauvais sort.

De surcroît, nous avons toujours gardé notre dignité. Jamais nous n'avons quémandé auprès des Pouvoirs Publics ou sollicité des organismes de bienfaisance. Tout ce que nous avons pu donner avec joie, sans réticences et sans arrière-pensées, provient uniquement de nous-mêmes. Et c'est cela, voyez-vous, le miracle de l'amitié, qui fait la puissance et la grandeur de nos Amicales.

\*\*\*

Alors, en reprenant la balance du bilan ébauché au début de cet article — bien imparfaitement d'ailleurs — on s'aperçoit que nous n'avons pas tout perdu, puisqu'il nous reste encore ce sentiment précieux entre tous, cette certitude réconfortante et merveilleuse qui est le ciment de nos Amicales : l'Amitié.

C'est pourquoi, malgré le lent amenuisement de nos effectifs, nous sommes confiants dans l'avenir de nos Associations, car tant qu'il restera des anciens P. G., il y aura de l'amitié entre eux et par conséquent : une Amicale.

M. ROSE,  
Secrétaire de l'Amicale VB-X ABC.

## Le VB et les Sciences

Dans l'hebdomadaire « Match » du 7 Novembre 1964, nous avons relevé le « Télégramme » suivant :

« YEUX. — Le Professeur Paul Payrau : Une cornée de petit requin peut se greffer à un œil humain ».

Il est inutile de présenter aux anciens du VB le professeur Paul PAYRAU. Du temps de notre captivité il n'était encore que capitaine-médecin mais sa jeunesse et son talent laissaient entrevoir une belle carrière médicale. Il dirigeait alors une belle équipe de médecins et sous sa souriante direction de nombreux camarades prisonniers ont pu comme D. U. regagner la France.

Nous sommes peu qualifiés pour parler de sciences. Mais il ne faut pas être grand clerc pour reconnaître que cette découverte intéresse au plus haut point l'humanité tout entière. Et l'Amicale est fière de compter parmi ses membres une telle personnalité. Et ce sont ses camarades de captivité, ses milliers d'amis qui le revoient toujours médecin-chef du Waldho qui lui crient : Brave Docteur !

## Demande d'attestations

Notre camarade René CLAUSS, 25, Cité d'Ugence à Melun (S.-et-M.) nous écrit :

« Ancien prisonnier du Stalag VB, Mle 5778 Kommando 27007 à Friedrichshafen, près du Lac de Constance, j'ai travaillé à l'entreprise Hans Hecht avec plusieurs camarades que je désirerais contacter pour une raison très importante pour moi et également renouer des relations avec ceux que m'ont connu.

« Je me suis évadé avec onze de mes camarades le 19 Mars 1942 à 22 h. 30 en direction du Lac de Constance pour la Suisse. Evasion réussie le lendemain à 6 heures malgré la chasse des gardes frontaliers allemands.

« J'ai sollicité l'obtention de la Médaille des Evadés, mais dans mon dossier il manque l'attestation de deux camarades m'ayant connu et n'ayant participé à l'évasion ».

Il y a à l'Amicale de nombreux anciens de Friedrichshafen. Nous leur demandons instamment, s'ils se souviennent de cette évasion, — onze d'un peu coup cela doit marquer ! — de nous envoyer leur attestation. Cela rendra service à un camarade ancien P. G.

## NOTRE LOTERIE

Nous rappelons que le XX<sup>e</sup> Anniversaire de la fondation de notre Amicale sera célébré en Septembre ou Octobre 1965.

Une grande manifestation est prévue pour célébrer magistralement les vingt ans de votre Groupement.

Un tel Anniversaire ne peut être célébré que dans la capitale. Une grande salle parisienne sera louée pour la circonstance afin de recevoir le plus grand nombre possible d'anciens VB et X ABC.

Qu'on se le dise.

## FABRIQUE DE MEUBLES

7 ter, Avenue de St-Mandé  
Paris (XII<sup>e</sup>)

## RYSTO Raymond

Ex-N<sup>o</sup> 5305  
Membre de l'Amicale N<sup>o</sup> 548

Salles à manger  
Chambres à coucher  
Ensemble Studio

DEPOSITAIRE  
DE FABRIQUES

Cuisinés modernes, Eléments, Tables  
Sièges modernes, rustiques et basques  
Sièges de jardin, Pliants, Transats

Prix marqués en chiffres connus

Facilités de paiement sur demande

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale  
Pour tous renseignements, n'hésitez pas à téléphoner ou à écrire

Tél. DIDerot 45-07 — Métro : NATION



# LA NUIT DE NOËL

par Y. LECANU.

Paulo entra en trombe dans la chambre où j'étais seul. « En voilà bien d'une autre, me hurla-t-il dans les oreilles, je suis cocu ! — Avec la tête que tu as, lui fis-je en souriant, il y a longtemps que ça devrait être fait. — Tu veux que je te casse la figure ? me demanda-t-il aimablement. — Comment sais-tu que ta femme te trompe ? — J'ai reçu une lettre. — Des voisines qui t'ont avisé ? Ce n'est pas sérieux. — Pas du tout, c'est ma femme elle-même qui me l'a écrit. » Plutôt étonné, je lui demandai si ce n'était pas une blague de copains. Mais il m'assura que la lettre était bien de sa femme. Il me la tendit.

Je transcrivis textuellement cet effarant document (moins les fautes d'orthographe) : « Mon mari chéri, je quitte la maison. J'ai enfin trouvé l'homme de ma vie et je pars avec lui. C'est Sosthène. Tu le connais bien ; avec lui je serai heureuse. Toi aussi, je pense, tu seras content de savoir que je suis avec lui plutôt qu'avec un autre. Ça m'ennuie tout de même de te laisser, mais tu te feras une raison. J'ai donné les clés à ton oncle pour qu'il s'occupe des animaux et des petits. Tu sais que tu prends facilement froid, couvre-toi bien ! Et puis surveille-toi, ne bois pas trop ! Il faut que tu reviennes en bon état ! Je t'embrasse. Ta petite femme, Aline. »

« La garce ! me dit Paulo quand j'eus terminé ma lecture. Tu te rends compte ? Me faire ça à moi ? Et avec Sosthène encore ! Il ne me vaut pas ! C'est le gars le plus moche du pays ! Elle aurait pu mieux choisir ! Mais ça, faut bien le reconnaître, elle n'a jamais eu de goût ! »

Il fut pris d'un accès de fureur. « Le salaud ! Je vais lui casser la gueule ! — Comment ? », lui demandai-je. Il se calma. « C'est vrai ! dit-il, pas moyen de sortir d'ici ! Eh bien ! je vais m'évader ! Comme ça je pourrai lui faire son affaire ! » C'était une obsession.

« Comme ça n'est pas près, lui dis-je, il faut te faire une raison ! — Tiens, me dit-il, c'est curieux, tu parles comme ma femme, elle aussi me donne ce conseil ; après tout, vous n'avez peut-être pas tort, je vais y réfléchir. Toi, tu es un pote, et elle, ben c'est ma femme ! (J'aurais pu lui faire remarquer que ce n'était plus très vrai.) Après tout, Sosthène c'est pas un mauvais type. Autrefois, il m'avait prêté une brouette, je ne la lui ai jamais rendue. Dame ! il ne me l'a jamais réclamée ! Même que quand elle a été trop vieille, qu'elle était vermoulue, j'ai fait du feu avec. Il ne se rappelait peut-être pas à qui il l'avait prêtée. Oûi, c'est un brave gars, il vaut mieux que ce soit lui qu'elle ait choisi pour fêcher le camp avec ! et au moins, ma femme, il ne l'abîmera pas, c'est un type très soigneux ! » Et, pendant plusieurs jours, il remâcha son amertume sans pouvoir se consoler.

« Je suis comme Molière ! », disait-il. Je me demande où il avait trouvé ça.

« Tu comprends, me disait-il, ça fait bien dans le pays ! De quoi ai-je l'air ? Mais je m'en fous ! le premier qui me dit un mot de travers, je lui casse la figure ! » Décidément, il ne pensait qu'à ça !

Les copains riaient. « Des femmes, tu en trouveras d'autres, tant que tu en voudras ! » Il piquait des accès de colère. « C'est pas vrai ! Ma femme, vous ne la connaissez pas ! Des comme elle, y en a pas beaucoup ! Je vous interdis de mal en parler ! » Les copains riaient de plus belle. Ils lui chantaient la célèbre chanson : « Tant qu'il y aura des coqs dans un village, il y aura des poules à surveiller ! »

Peut-être huit jours plus tard, il est arrivé l'air mauvais. « J'ai reçu une lettre de l'oncle. » Il me tendit une lettre où, d'une écriture grosse et tremblée, l'oncle lui mandait : « Mon neveu, tu es déjà au courant, puisque ta femme t'a écrit. C'est une traînée et une roulure. Si, au lieu de n'en faire qu'à ta tête, tu avais écouté tes anciens quand tu t'es marié, tu n'en serais pas là ! Tu n'as que ce que tu mérites. J'ai recueilli tes gosses. C'est de la famille, et je n'abandonnerai jamais la famille. Ça va me coûter gros, mais on s'arrangera quand tu reviendras. Je ne te compterai que le juste prix. Jules est assez grand pour aller garder les vaches. Thérèse donnera un coup de main à la maison pour aider ta tante qui ne rajeunit pas et qui commence à avoir des douleurs. Quant à Adèle, on verra plus tard, elle est trop jeune pour être utile. J'ai fermé la maison. J'ai pris la vache, la chèvre, les poules et les lapins. Tout ça, ça mange, ça me coûtera. On comptera à ton retour. Tes champs, tu sais que j'ai assez de terres pour moi, et je n'ai pas trop de fumier pour les miens, mais je m'en occuperai tout de même pour qu'ils ne perdent pas de valeur ; peut-être les louerai-je. Enfin, je ferai pour le mieux ! Tu es mon neveu, tu sais bien que je ne t'écorcherai pas. Nous réglerons tous nos comptes plus tard. Ton oncle Emile. »

« Hein ? me dit Paulo furieux, mon oncle, il en a du toupet de traiter ma femme de traînée ! Tu sais ce qu'il a fait quand il était jeune ? — Non ! répondis-je, tu n'as qu'à le dire ! » Il me regarda, interloqué. « Ben, je n'en sais rien, mais ça n'a pas dû être quelque chose de propre ! Et puis, il n'est pas fou ! Tu as vu ? Il me demande de l'argent pour nourrir les gosses. Ça, encore, je ne dis rien ! Quoique, l'ainé, il veut le mettre aux vaches, alors il gagnera sa nourriture ; quand est-ce qu'il passera le certificat d'études ? Jules qu'on l'a appelé, c'est le nom d'un grand conquérant qui a même laissé un proverbe. — Je sais, lui dis-je, c'est César, et le proverbe c'est : « Il faut rendre à Jules ce qui est à César ! » — Ça doit être ça. Et la fille, elle va lui rendre service ; Thérèse, c'est son nom, on l'a appelée comme ça à cause de celle qui a eu des visions, comme Jeanne d'Arc, à Lourdes. — Non, à Loudes, c'est Bernadette, Thérèse c'est à Lisieux. — C'est ce que je te dis. Et puis, ça n'a pas d'importance, c'est toujours une qu'a eu des visions. Adèle — je ne sais plus pourquoi qu'on l'a appelée comme ça... ah ! si, c'était le nom de la grand-mère de ma femme — elle est petite, elle ne mange pas lourd, elle ne coûtera pas cher. Et puis, je connais l'oncle, il ne leur donnera à manger que des restes. »

Il se mit en colère : « Tu as vu, il veut que je lui paie l'entretien des bestiaux. Et le lait de la vache, il va le vendre, et les œufs des poules, et les petits que donneront les lapins ? Et les champs, il ne va tout de même pas me demander de l'argent pour les cultiver ! » Il serra les poings : « Je vais lui casser la figure ! et puis non ! c'est mon oncle, je ne peux pas faire ça ! Mais je vais lui écrire une lettre salée, tu vas voir ! — Ecoute, lui dis-je, calme-toi ! tu vas attendre deux ou trois jours, et quand tu seras de sang-froid, tu lui répondras en pesant tes mots. »

Mais, entre temps, lui arriva une lettre encore plus extraordinaire : « Monsieur, vous savez certainement que votre femme a quitté la ville. Bon débarras ! Malheur à ceux par qui le scandale arrive ! Il y a longtemps que c'était à prévoir. Par son infâme coquetterie, son allure provocante, cette femme attirait la réprobation de tout le monde. Cette dévergondée a débauché un homme estimable et l'a arraché à ses devoirs... »

Je vous fais grâce du reste. Il y en avait comme ça quatre pages. J'allai à la signature. « Qui est cette demoiselle Hermangarde ? » Il écumait. « C'est une vieille fille infecte et acariâtre qui habite sur la Grand-Place, elle n'a jamais pu blairer ma femme qui était trop jolie pour elle. Elle est trop contente de ce qui m'arrive. Elle se venge de sa laideur. Elle ne cherche qu'à jeter de l'huile sur le feu. Eh bien ! cette vieille taupe, cette grenouille, cette vipère, tu vas voir ce que je vais lui passer. Je lui réponds tout de suite à cette chipie. — Tu ne lui répondras rien, on ne répond pas à de pareilles lettres ! » J'ouvris le poêle et fourrai la lettre dedans. Il me regarda stupéfait : « Tu as de la veine d'être un pote, me dit-il, redevenu calme, sinon je t'aurais assommé ! » L'affaire en resta là.

Puis le temps passa, le printemps s'écoula, arriva l'été. Un soir, Franz, qui avait fait une corvée en ville, revint surexcité. « Que se passe-t-il ? — Si l'un de vous me passe sa part de pain, j'ai une nouvelle formidable à vous apprendre. » On était méfiant. « Raconte d'abord,

l'autre. Avec tant de conscience d'ailleurs que quand, six mois après, je reçus les lunettes adéquates, je n'ai jamais pu m'en servir, et si je les ai gardées, c'est à titre de souvenir. Ce n'est que par la suite que j'ai appris que l'opération que nous croyions due à la générosité du grand Reich avait été facturée à ce qu'on appelait à l'époque « l'Etat Français ».

Sur le chemin du retour, nous échangeâmes gaiement des propos insignifiants quand, à une croisée de rues, nous aperçûmes une espèce de grande haridelle, sèche et anguleuse, au profil ingrat, que nos gardes saluèrent respectueusement. Elle nous inspecta de haut en bas d'un air dégoûté et nous le lui rendîmes avec usure ; certains de nous ajoutèrent même à voix parfaitement audible quelques appréciations que la simple décence m'interdit de rapporter ici. Le lendemain, à l'appel, le Commandant vint en personne nous rappeler que, dans les rues, les prisonniers se devaient d'observer une attitude déférente envers les épouses des officiers supérieurs qu'ils pourraient rencontrer, ce qui nous fit largement sourire, car, à notre tour, nous aurions pu lui faire observer que la réciproque était également vraie. Le camarade qui était à mon niveau et qui avait fait des corvées chez elle me dit : « C'est la femme du Commandant. — Ah ! le malheureux ! dis-je, sincèrement navré pour lui, il n'a vraiment pas de veine, car elle n'est ni belle ni intelligente ! »

J'appris, en musant à la Kommandantur, que le Commandant était pauvre et que toute la fortune appartenait à sa femme, fille de gros propriétaires terriens de Poméranie, ce qui expliquait tout.

Quand Franz nous fit part de sa nouvelle, je fus donc sceptique. « Tu plaisantes ! Avec qui sa femme aurait-elle pu le tromper ? Il faudrait que ce soit un pauvre d'esprit totalement disgracié ! » Il haussa les épaules. « Si c'était sa femme qui le trompe, ce serait tout à fait naturel et normal ! Un mari, c'est fait pour être trompé ! Mais tu n'y es pas ! C'est sa maîtresse ! »



on verra après. — Non ! passez d'abord le pain, je raconterai ensuite. — Bon ! alors, nous sommes sept contre toi dans la chambre, on va faire un tour de garde et, toutes les heures, un de nous te virera de ton lit. A toi de voir si tu veux dormir tranquille. » Il réfléchit un moment et sourit. « Après tout, dit-il d'un ton dégagé, dans ce cas, je ne vais rien vous cacher. On obtient tout de moi quand on me prend par les sentiments. Le Commandant est cocu ! »

Un formidable éclat de rire retentit. C'était Paulo qui se tordait. « J'ai un confrère ! bégayait-il en s'étranglant de joie, et quel confrère ! » Nous intervenîmes : « Ne fais pas attention à ce paumé, raconte ! »

J'avais aperçu la femme du Commandant dans d'assez curieuses circonstances. Un matin, une circulaire avait invité tous ceux qui souffraient de troubles oculaires à se faire inscrire pour subir un examen ophtalmologique en ville. Plusieurs camarades s'étaient présentés, les uns parce que leur vue avait réellement baissé, les autres pour se payer gratuitement une petite promenade. Comme le nombre était insuffisant, pour le compléter (il en fallait une soixantaine), le responsable avait fait ramasser au petit bonheur une partie de ceux qui portaient des lunettes et, par malchance, je me trouvais dans le tas. Par petits détachements de douze, encadrés par deux soldats, nous partîmes l'après-midi, traversâmes la ville et suivîmes un bon moment le canal de Kiel au bord de l'eau dans une liberté relative et par un temps magnifique, tout en bavardant avec nos gardiens, trop heureux de cette détente imprévue et qui n'étaient pas de mauvais bougres, tandis que l'homme de l'art nous examinait consciencieusement la vue l'un après

Tout le monde savait que le Commandant avait une maîtresse et, ma foi, avec une telle femme, il était tout à fait évident qu'il put avoir droit à quelques compensations. Cette maîtresse était une petite femme rondouillarde, bien en chair, d'aspect agréable, toute en sourire. Elle appartenait à la Croix-Rouge allemande et, à ce titre, était venue inspecter le camp (sans le Commandant qui, par discrétion, ne l'accompagnait pas, pour ne pas avoir l'air d'influencer son opinion). Et de fait, quand je pus subrepticement consulter son rapport à la Kommandantur avant qu'il parte pour Genève, je constatai que, selon cette brave femme, l'état sanitaire du camp était parfait et au-dessus de tout éloge (je ne l'aurais pas su sans ça ; ce que c'est que de se fier à ses impressions personnelles !)

Par malheur, elle était entrée dans notre chambre au moment où nous déjeunions, nous avait souhaité bon appétit et avait ajouté : « Ça a l'air d'être bien bon ce que vous mangez ! » C'était infect. Je lui répondis d'un air dégagé : « Vous savez, quand on a faim, on trouve tout bon. Chez nous, en France, on n'oserait pas donner pareille nourriture aux cochons, on aurait trop peur qu'ils nous fassent l'affront de la refuser. Mais, ici, on est bien obligé de se contenter de ce qu'on nous donne. » Elle pinça les lèvres et prit un air offensé. « Nous sommes en guerre ! Savez-vous que nous autres, civils, nous mangeons bien plus mal que vous ? Si j'avais seulement ce que vous avez, je me considérerais comme comblée. — Diable ! lui répondis-je, je ne savais pas. Dans ce cas, excusez-moi ! Mais à voir votre taille replète et votre mine réjouie, je pensais — à tort, je le vois — que vos

(Suite page 4).



repas devaient être bien plus substantiels et de meilleure qualité que les nôtres ! » Elle me tourna le dos et, sans un mot, sortit vexée et furieuse. Les copains donnèrent libre cours à leur joie. « Qu'est-ce que tu lui as passé ! » Je pensais avoir à m'expliquer avec le Commandant, mais il ne se passa rien, de sorte que j'en conclus qu'elle n'avait pas soufflé mot de notre entretien. Elle me devint sympathique. Elle le fut encore plus quand je sus qu'elle trompait notre chef vénéré.

Le camp avait mis plusieurs prisonniers à la disposition de la Croix-Rouge locale. Comme la dame en question passait le plus clair de son temps à la section de la ville, celle-ci lui envoyait deux jours par semaine l'un d'eux pour scier son bois, l'aider à faire son ménage et tous autres travaux (je ne peux pas mieux dire !). Le Commandant ne lui rendait jamais visite à ce moment-là. Pour des raisons évidentes, il ne tenait pas à se trouver en présence du prisonnier.

Mais se trompa-t-il de date ? Ou bien, préoccupé par une affaire dont je reparlerai plus loin, oublia-t-il que le préposé était là ? Toujours est-il que, ce jour-là, il entra discrètement chez son amie sans faire de bruit, ouvrant la porte avec sa clef. Étonné de ne rencontrer personne, il parcourut tout l'appartement et finit par la salle de bain, où il découvrit, dans le plus simple appareil et dans une posture qui ne pouvait laisser aucun doute sur la nature de l'occupation à laquelle ils se livraient, sa maîtresse et le prisonnier qui ne l'avaient pas entendu venir. Fou de rage, il les sortit tous deux à coups de botte et, de retour au camp, fit coffrer le camarade dans la prison.

Puis, calmé et de sang-froid, il réfléchit. Ce n'était pas un sot. Il comprit parfaitement qu'il n'avait aucun intérêt à ébruiter l'affaire. Le scandale ne pouvait que retomber sur lui (sa femme, bien que paraissant tout ignorer, était certainement au courant, mais trouvait plus politique de se taire) et compromettre sa carrière. A ce moment, on l'avertit que l'incarcéré demandait la faveur d'un entretien particulier. Il le fit comparaître devant lui. Au cours de ses séjours chez la dame, notre camarade avait appris par hasard que le Commandant avait été mêlé à une vilaine affaire qui ne pouvait que lui faire du tort si elle venait aux oreilles des dirigeants du parti local et dont il s'était difficilement dépatré. Il proposa donc au prisonnier d'étouffer l'affaire en l'envoyant dans un Kommando éloigné et peu rigoureux et, là-dessus, deux heures plus tard, le camarade était déjà en route pour rejoindre sa nouvelle base, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Peu de gens étaient au courant de l'histoire. Quant à nous, nous avions tout de suite saisi qu'il valait mieux garder pour nous ce que nous savions, quitte à en faire une monnaie d'échange en cas de coup dur. Et tout se tassa pour le mieux.

Mais Paulo avait pris la désastreuse habitude d'appeler le Commandant « mon cher confrère » et cela faillit lui jouer un très mauvais tour. Peu de temps après, le Commandant, désirant changer de place les meubles de son appartement (il avait la manie de la bougeotte), fit appel à une corvée. Et Paulo, qui était fort et robuste, fut chargé de la diriger. Le chef lui expliqua en peu de mots ce qu'il voulait et ajouta sèchement : « Vous avez compris ? — Oui, mon cher confrère ! », dit Paulo, la bouche en cœur. Hélas ! c'était trop tard, c'était parti mon kiki, pas moyen de se reprendre. Le Commandant n'en eut pas ses oreilles. « Vous dites ? », lui demanda-t-il. Paulo se rattrapa aux branches et, sans le vouloir, eut un coup de pot. « J'ai dit : oui, mon Colonel. » Le Commandant sourit : « Pas encore, mon ami, je ne suis encore que Major, mais quant à être Oberst, cela ne saurait manquer ! » Il se pencha vers Paulo et lui susurra confidentiellement dans l'oreille : « Je viens de recevoir la bonne nouvelle : ma nomination a été signée à Berlin, elle ne saurait tarder à me parvenir. Tenez, mon ami, ajouta-t-il en sortant un mark de sa poche, vous êtes le premier à m'avoir appelé de mon nouveau grade, en partant d'ici, vous irez boire à ma santé ! »

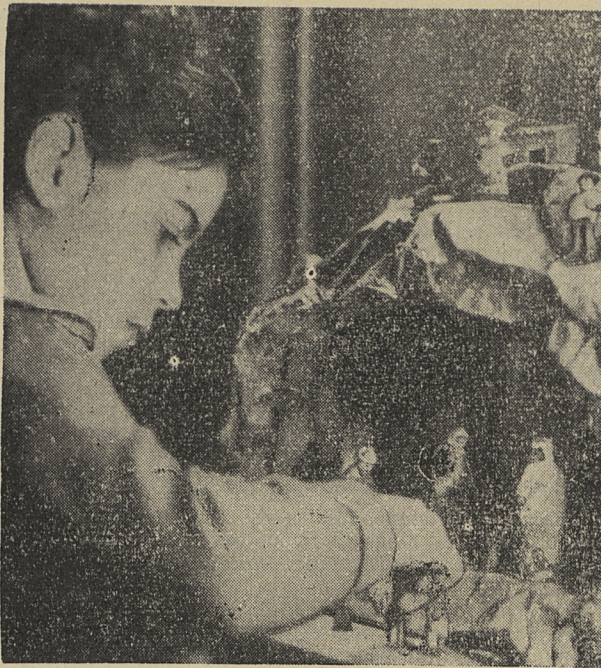
Dans son ravissement, il n'oubliait que deux choses : qu'il était formellement interdit de donner de l'argent civil à un prisonnier et que celui-ci ne pouvait entrer dans un bistro. Mais Paulo ne lui fit aucune remarque et empocha froidement la monnaie, persuadé de pouvoir en faire bon usage.

Le Commandant était un descendant de Huguenots qui avaient émigré en Prusse sous Louis XIV pour échapper aux persécutions et, dans sa famille, on avait conservé l'habitude de parler français de père en fils. Quelques jours plus tard, il recevait sa nomination et, par suite, disparut de notre horizon.

De nouveau, le temps passa, l'automne s'acheva et arriva la veille de Noël. Le nouveau Commandant du camp n'avait pu nous refuser l'autorisation de célébrer dignement cette fête par une petite manifestation artistique. Depuis plusieurs semaines, nous ne pensions qu'à ça. J'étais dans une grande salle, qu'on avait mise sans enthousiasme excessif à notre disposition, en train de confectionner une estrade, muni d'un marteau ébréché et d'une poignée de clous quelque peu tordus, quand je vis arriver Paulo complètement éteint et anéanti, les épaules tombantes et la démarche incertaine. « Alors, qu'il répétait, ben alors, c'est pas croyable ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ! » Il me tendit une lettre.

J'étais pressé, mais je compris que je ne pourrais certainement pas m'en débarrasser. Je sautai de l'estrade sur le sol et pris la lettre :

« Mon petit homme chéri. Les vacances sont terminées, que veux-tu ? Il faut bien une fin à tout ! Je suis de retour à la maison. Si tu l'avais vue, elle était pleine de poussière et de toiles d'araignées, quelle saleté ! Depuis huit jours, je ne fais que frotter, laver, balayer, épousseter. Mais tu me connais ! Maintenant, ça va mieux. J'ai repris les enfants, sauf Jules que ton oncle a placé comme berger. A propos, je suis allé trouver son patron, il a remis l'argent du louage à l'oncle et celui-ci n'a pas voulu me le donner sous prétexte que les gosses lui ont coûté cher à nourrir. Il faut que tu lui écrives que l'argent est à moi. Et aussi, il m'a rendu la bique et les volailles, mais pas la vache, il ne veut pas, il prétend qu'il la gardera jusqu'à ce qu'il soit remboursé. Mais tout ça, c'est des meneries. Même les champs, il prétend que tu lui dois quelque chose pour les avoir maintenus en culture. Ecris-lui pour lui dire son fait ! Que je te dise aussi, le Maire, je lui ai rendu visite pour



qu'il me rétablisse l'allocation militaire. Sais-tu que ce vieux grigou m'avait rayée de la liste des bénéficiaires ? Qu'est-ce que je lui ai passé ! Il a tout de même consenti à me rétablir dans mes droits, mais il ne veut me payer qu'à partir de mon retour. Enfin, tant pis, je n'étais pas là, les absents ont toujours tort, laissons courir ! Au fait, tu sais que nous avons maintenant quatre enfants. Notre dernier fils, il est mignon tout plein, il sourit déjà, si tu pouvais le voir, je sens que tu vas l'adorer. Reviens-nous vite, je me languis de toi ! Je t'embrasse mille et mille fois, mon mari bien-aimé. Ta femme pour la vie, Aline. »

Un peu éberlué tout de même, je regardai Paulo. Il était béat. Ah ! elle le connaissait bien, son homme ! C'était le plus beau cadeau de Noël qu'elle pouvait lui faire ! Je lui rendis la lettre. Il la relut.

« Ah ! oui, me dit-il, c'est une brave femme ! Tu vois, elle n'a pensé qu'à une chose en rentrant, à nettoyer la piaule ! C'est une femme très propre ! Et elle a repris les gosses. Quant à l'oncle — il serra les poings, l'air mauvais — quel saligaud ! je vais lui régler son compte à celui-là ! » Il s'interrompit, accablé. Le quatrième enfant le chiffonnait un peu. C'était dur à digérer, ça ne passait pas tout seul ! Bien sûr, le coup était classique, le gigolo avait fait un gosse à la femme, puis, sans doute lassé, l'avait plaquée.

« Encore heureux, lui fis-je remarquer, d'un ton sarcastique, qu'elle n'ait pas suivi un homme de couleur, tu aurais eu un négro dans ta descendance. » Il me jeta un regard sanglant. « Il n'aurait plus manqué que ça ! C'aurait pas été de chance ! Mais tout de même !... — Allons, lui dis-je, tu l'aimes, ta femme, alors c'est le fils de ta femme, pourquoi ne serait-il pas le tien ? » Il m'a regardé rêveur. « Mais c'est vrai ce que tu dis, sais-tu que tu n'es pas la moitié d'une bête ! » et il répéta : « C'est le fils de ma femme, mais alors, bien sûr, il peut être mon fils, mais oui, c'est mon fils ! » Force incommensurable de la fausse logique, il était tout prêt à l'adopter et à l'aimer comme l'un des siens. Et puis, plus tard, pour lui comme pour les autres, il y aurait toujours du travail à la ferme. C'était le plus beau cadeau de Noël qu'il pouvait lui faire !

« Est-ce qu'on rentrera bientôt chez nous ? me demanda-t-il. — Certainement un jour, tu n'as pas entendu parler de la retraite du prisonnier ? » Il me regarda, effaré. « Eh bien ! quand nous aurons l'âge de la retraite, on nous renverra chez nous planter nos choux ! — Alors, me dit-il, complètement abruti, pour moi, ce n'est pas près ! »

Il se reprit. « C'est pas tout ça, il faut que je lui réponde à ma femme, elle pourrait s'inquiéter de ne pas recevoir de nouvelles de moi. — Eh bien ! va lui répondre et laisse-moi finir mon boulot ! — Non ! me dit-il, j'aimerais mieux que ce soit toi qui sais bien tourner les phrases. — D'accord, activons. Qu'est-ce que je lui mets : Ma chère Aline ?... »

Il haussa les épaules et me regarda d'un air dédaigneux. « On voit bien que tu n'as jamais été marié, tu ne sais pas parler aux femmes ! Ecris : Ma femme chérie, non ! ma petite femme adorée (croyez-moi si vous le voulez, mais je vous assure que je n'ai même pas souri !). — Je continue : Je reçois à l'instant ta lettre... — Non ! ce n'est pas assez tendre, elle pourrait croire que je suis fâché et que je lui en veux, il faut... — Eh bien ! lui dis-je impatienté, va la faire toi-même ta lettre, puisque tu sais ce que tu veux lui écrire, tu la feras mieux que moi, car tu la feras avec ton cœur !... Allez ! fous-moi le camp ! je suis déjà assez en retard comme ça, laisse-moi terminer mon estrade ! »

Il se décida à regret à partir et je repris en main mon marteau et mes clous biscornus.

En la nuit de Noël, dans le ciel, Dieu le Père ouvrait tout grands les bras à tous les hommes de bonne volonté. Les étoiles poursuivaient leur immuable ronde, sauf celle qui là-bas, aux confins de la terre, guidait les Rois vers la pauvre étable où les attendait le Fils de l'Homme. Et bien loin aussi de son village, au-delà de la frontière, dans une humble baraque, il y avait un prisonnier qui rêvait... qui rêvait à sa femme retrouvée et aux années de bonheur qu'ils avaient devant eux.

Yves LECANU.

A B C,

Rendsburg et Aulnay,  
1941-42.

## Liste des Délégués Départementaux de l'UNAC

Utilisez les bons offices des Délégués départementaux de l'UNAC :

- BASSES-ALPES** : Abbé DECOBERT André, Moutiers-Ste-Marie.  
**ALPES-MARITIMES** : Roger MONTEUX, 6, rue Clément-Roassal, Nice.  
**AVEYRON** : Félix GANDROT, Professeur, 12, boulevard François-Fabié, Rodez.  
**BOUCHES-DU-RHONE** : André MORINO, 45, boulevard Tellène, Marseille.  
**CHARENTE** : Roger CROUZIT, 80, rue Montmoreau, Angoulême.  
**CHARENTE-MARITIME** : R. P. Jean VERNOUX, Taillebourg.  
**CORSE** : Pierre MARTELLI, Quartier Biaggini, Bastia.  
**CREUSE** : Roger CROCICCHIA, 2 bis, boulevard Emile Zola, Guéret.  
**EURE** : F. BOURNISIEU, 2, rue Saint-Nicolas, Evreux.  
**EURE-ET-LOIR** : J. CHRETIEN, 30, rue Saint-Martin, Nogent-le-Rotrou.  
**GIRONDE** : Laurent BENEDIT, 15, rue Ulysse-Despau, Bordeaux.  
**HERAULT** : Georges NICOLAS, U.N.A.C., 2, rue Stanislas-Digeon, Montpellier.  
**LOIRET** : René LEPOITEVIN, Instituteur, 18, rue Paul-Bert, Fleury-les-Aubrais.  
**HAUTE-MARNE** : Marcel HENRY, Bâtiment Logéon, Logement 57, Saint-Dizier-le-Neuf.  
**MOSELLE** : Charles SCHWOB, 31, avenue Foch, Metz.  
**ORNE** : DUGUEY, La Rotonde, Flers-de-l'Orne.  
**RHIN (BAS)** : Gustave BOULIER, Bourg-Bruche.  
**RHONE** : L. PAGAY, Groupement Lyonnais des Amicales de Camps, 16, rue Joseph-Serlin, Lyon (1er).  
**SARTHE** : P. JOUIN, Commission des Amicales de Camps, 22, rue du Midi, Le Mans.  
**SEINE-MARITIME** : Charles LIOT, 94 bis, avenue Gallieni, Mont-St-Aignan.  
**SEINE-ET-OISE** : Paul GODARD, 36, rue de la Paroisse, Versailles.  
**DEUX-SEVRES** : Marius GUILLEMOTEAU, 20, Allée des Rosiers, Niort.  
**VAR** : Clément GALLART, rue Aubenas, Fréjus.  
**VAUCLUSE** : A. COURVEILLE, Directeur Hôpital de Carpentras.  
**VENDEE** : Clément GUINEAudeau, route de Mouilleron-La Roche-sur-Yon.  
**VIENNE** : Abbé Pierre MOREAU, Curé de Châteauneuf, 6, rue Creuzé, Châtellerauld.  
**VOSGES** : Georges BERTRAND, 7, quai Colonel Renard, Epinal.  
**YONNE** : Henri GENEST, promenade du Pré-de-l'Echelle, Noyers-sur-Serein.

## Rappel des réunions mensuelles

Premier lundi de chaque mois : V A/C et IV A.

Premier jeudi de chaque mois : V B, X A, B, C, D,

Premier vendredi de chaque mois : XII.

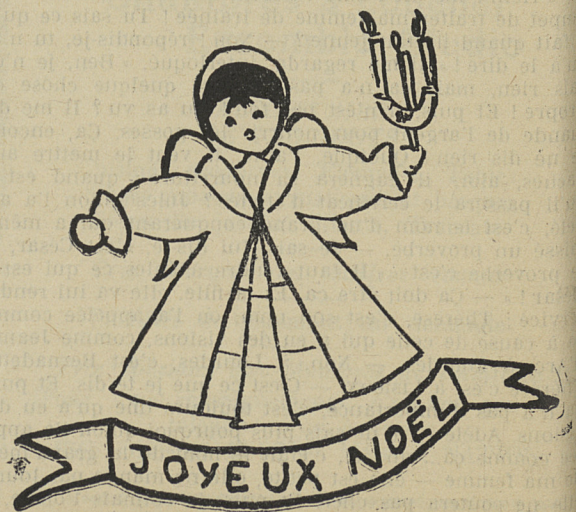
Premier samedi de chaque mois : VII A, B.

Deuxième lundi de chaque mois : VI.

Deuxième mercredi de chaque mois : III.

Deuxième jeudi de chaque mois : IX B, C.

Troisième vendredi de chaque mois : XVIII.





# Le 2<sup>e</sup> Congrès de l'UNAC dans le Nord

Le deuxième Congrès de l'U.N.A.C. a tenu ses assises, Lille, les samedi 24 et dimanche 25 octobre 1964.

La journée de samedi débuta par la réception des congressistes dans une salle de la gare de Lille, mise à disposition par la S.N.E.T. Poinçonné, remise de la plaquette, programme et attribution des hôtels, ce par les soins de nos camarades les Colonels CARNOY et DUJON, ainsi que LANGLOIS. Pilote des liaisons : M. BEGHIN.

Un grand nombre de Congressistes se retrouvent au Grand Bar Chagnot pour déjeuner.

A 15 h. 15, rassemblement et départ en car pour la ville de la Brasserie du « Pélican ». Trajet commenté par M. BEGHIN.

Nous retournons en car à la permanence du Grand Bar Chagnot, où nous nous retrouvons entre amis pour l'apéritif. Ensuite, c'est l'excellent repas de l'amitié dans une salle de franche camaraderie, où les souvenirs du passé sont évoqués, les retrouvailles de bon nombre de nos camarades venus de tous les coins de France, en particulier de Paris. Nos camarades, le Colonel CARNOY et LANGLOIS, sont très affairés, contrôle et recouvrement.

Jean COLLEE, dans une brève allocution, rappelle les années ténébreuses vécues en captivité, précise que le but de ce Congrès n'échappe à aucun de nous et insiste sur l'utilité de ces rencontres qui se révèlent de plus en plus nécessaires. Il remercie tous ceux qui ont fait un réel effort pour se joindre à nous.

CROIGIE nous rappelle les consignes pour la journée de dimanche, puis les Congressistes se séparent, les uns gagnant leurs hôtels respectifs, tandis que d'autres se rendent à une tournée nocturne de la capitale des Flandres.

Le dimanche 25 octobre, à 9 h. 30, en l'Hôtel de Ville, débutent les travaux préliminaires des délégués nationaux : Présidents d'Amicales et adhérents procèdent à de larges échanges de vues sur l'activité des Amicales, l'urgence d'adhésions P.G., les possibilités d'adhésions nouvelles.

A 10 heures, en l'absence de Jacques de BARALLE, président de la délégation U.N.A.C. du Nord, présente en Côte-d'Ivoire, le Secrétaire Jean COLLEE remercie les personnalités présentes : M. DECHARETTE, représentant M. DUMONT, préfet Igame du Nord ; le Colonel MARTIN, représentant le Général HUET ; M. Edouard DERIEPPE, adjoint de M. Augustin LAURENT, maire de Lille ; M. NOTEBART, député-maire de Lomme ; M. RABOUIN, directeur interdépartemental du Ministère des A.C. ; M. PLOYART, secrétaire général ; M. AGNIEZ, représentant la Fédération du Nord des Mutilés ; Marcel VANHOVE, vice-président départemental des Evadés de Guerre, et André PORREY, secrétaire général ; MM. les Présidents, Secrétaires et Délégués de nombreuses Associations qui ont répondu à notre appel, les adhérents d'Amicales de toute la France, de notre région, en particulier ceux de Paris, de province, nos amis belges et tous les amicalistes du Nord, les dames.

Il prie d'excuser de nombreuses personnalités, camarades et amis regrettant de n'avoir pu se trouver parmi nous.

Il remercie chaleureusement la Municipalité de Lille, en particulier M. le Maire, d'avoir mis à notre disposition cette belle salle dans ce magnifique édifice de l'Hôtel de Ville de Lille. La Municipalité de Lomme, qui a apporté également un grand concours et a mis à notre disposition la musique municipale et sa magnifique salle de la Maison des Enfants. Un grand merci aux membres de la délégation du Nord, au camarade Edouard CROIGIE, lequel a mis sur pied et dirige l'organisation de ce Congrès ; au Colonel CARNOY, LANGLOIS, LAGACHE, tous ceux qui ont œuvré activement et efficacement au succès de cette manifestation nationale dans le but de resserrer les liens de camaraderie et d'amitié créés par la captivité et par les Amicales de Camps. La parole est ensuite donnée à Marcel SIMONNEAU, secrétaire général de l'U.N.A.C., président de séance, lequel, dans un magistral exposé, présente le rapport moral des activités de l'U.N.A.C., met l'accent sur le programme social animé par l'entraide envers les veuves, les orphelins, et les camarades malades, l'union et la fusion de certaines Amicales.

A l'issue de cette Assemblée, les congressistes furent accueillis dans le grand salon d'honneur de la ville par M. Edouard DERIEPPE, adjoint représentant M. Augustin LAURENT, maire de Lille, en présence de M. Joseph LUSSIEZ, adjoint, président des XI ; Edouard LOYENNETTE, M. le Docteur DEFAUX, adjoint ; Julien DECOTTIGNIES, MM. COLICHE, CAMELOT, conseillers

municipaux ; M. DEAN, président des Déportés, Internés, Résistants.

Au cours d'une délicate allocution de bienvenue, Edouard DERIEPPE insista sur la valeur morale de l'Union Nationale des Amicales de Camps. Il exprima les regrets d'Augustin LAURENT qui, retenu par les obligations de sa charge, ne pouvait assister à cette manifestation ; il dit combien il avait d'estime et de sympathie envers les anciens des camps unis par ce « lien » indéfectible qu'est le ciment de la souffrance aux heures atroces de la guerre.

Edouard DERIEPPE nota que ce Congrès serait d'un grand réconfort pour tous les prisonniers du Nord ; il remit à M. René SEYDOUX et à M. Marcel SIMONNEAU la médaille de la Ville en les remerciant de leur action et en souhaitant aussi que l'honneur de cette distinction rejaillisse sur la grande famille des Anciens des Camps tout entière.

M. SEYDOUX remercia avec émotion le représentant du Maire de Lille et formula des vœux de prospérité pour la ville en plein essor de modernisation, pour sa dynamique et courageuse Municipalité et pour tous ses habitants.

Avant de quitter l'Hôtel de Ville, les personnalités et congressistes se rassemblèrent afin de poser sur le perron pour une photo de groupe, puis les congressistes allèrent déposer une gerbe au Monument aux Morts de la ville ; c'est le Président SEYDOUX qui déposa les fleurs au pied du mémorial.

Après cette cérémonie, les Anciens des Amicales de Camps se rendirent en cars et voitures particulières à la Mairie de Lomme, où ils furent reçus dans ce magnifique Hôtel de Ville, en l'absence de M. Arthur NOTEBART, député-maire, par M. Robert SIMON, premier adjoint. Dans son allocution de bienvenue, M. SIMON évoqua la vie dans les camps et la camaraderie qui y existait. Aux applaudissements de l'assistance, M. Ernest LANGLOIS, président de l'Amicale des Stalags XII, reçut la médaille de la Ville.

M. René SEYDOUX, président national de l'U.N.A.C., se déclara heureux et reconnaissant envers la Municipalité lhommoise d'avoir été accueilli dans ce magnifique bâtiment communal ; il fit remarquer que la fraternité des camps ne s'était pas relâchée avec les années, mais avait, au contraire, servi aux anciens prisonniers pour se grouper.

Parmi les personnalités locales, on remarquait MM. DUBOS, SOBRY et BRENNE, adjoints au Maire ; de nombreux Conseillers municipaux ; Mme NOTEBART, déléguée cantonale ; M. Auguste FECY, secrétaire général adjoint de Mairie ; M. Alphonse PARIS, chef du Service des Fêtes ; M. BOUTON, commissaire de police principal ; M. Jules KNOCKAERT, du Comité d'Entente des Anciens Combattants.

Un défilé conduit par la Clique municipale amena les porte-drapeaux et congressistes au Monument aux Morts, où une gerbe fut déposée par M. SEYDOUX.

Ce fut ensuite l'acheminement vers la Maison des Enfants, où les congressistes dégustèrent l'apéritif offert gracieusement par la Maison Ricard (bravo Ricard !), puis ce fut le banquet par souscription servi dans le cadre moderne de cette salle superbe.

Au cours de ce repas, aimablement servi dans une ambiance d'amitié, le Président SEYDOUX, avec beaucoup d'humour, évoqua les souvenirs de captivité ; s'adressant aux dames, il leur rappela combien de fois elles durent subir nos récits de séjour aux camps ; il exprima sa grande satisfaction de se retrouver aussi nombreux et unis après bientôt vingt années et termina en précisant : « Vous êtes les artisans de la permanence de la France. »

Un vivat flamand fut chanté debout par toute l'assistance en son honneur. Puis ce furent les couplets de « P'tit Quinquin » chantés par nos camarades LAGACHE et ROGHE, repris en chœur. Un camarade belge, du Théâtre de la Monnaie, nous interpréta « La romance de Maître Patelin », puis une charmante dame nous interpréta avec talent quelques morceaux d'Opéra.

Nous eûmes la joie de recevoir un télégramme d'Abidjan adressé par notre Président de la délégation du Nord, Jacques de BARALLE.

CROIGIE adressa ses remerciements au personnel qui assura le service du banquet ; à M. MARTEL, directeur du dépôt régional de la Maison Ricard ; mais vint l'heure de se quitter, les congressistes se séparèrent heureux d'avoir passé ensemble deux agréables journées qu'ils ne sont pas prêts d'oublier.

J. COLLEE.



Bonne Année!

## XX<sup>e</sup> Anniversaire de l'Amicale

Amis des VB et X ABC, voici venir la fin de l'année et avec elle le lancement de notre Loterie.

Chaque année notre Loterie est épuisée en un temps record. Il doit en être de même cette fois-ci. Pour ce faire, un seul mot d'ordre : dès réception des billets, adressez-en le montant au siège avec votre cotisation annuelle.

N'oubliez pas que le nombre de nos malades augmente et que, après nos cinq ans d'épreuves terribles, nul n'est à l'abri de la maladie. Que ceux qui ont la possibilité de placer beaucoup de billets nous le fassent connaître.

Amis des X qui pour la première fois participez à la Loterie, faites comme vos amis VB, participez avec enthousiasme.

Nos veuves, nos orphelins, nos malades vous disent : Merci.

RETENEZ BIEN CECI :

LE PREMIER JEUDI

DU MOIS

DINER ENTRE AMIS

DANS VOTRE QUARTIER

LAYETTE  
Tout pour l'enfant  
COUTURE  
JOUETS

"MINOU CHOU"

65, Rue de Lancry - Paris - X<sup>e</sup>

Téléphone : COMbat 57-70

Mme WAHLEN accordera 5 % aux Camarades des Stalags... à condition qu'ils soient à jour de leur cotisation.

gars du Waldho forment une grande famille unie ou règne l'amitié. Et la joie des retrouvailles est pour eux une joie familiale.

Au moment de la séparation nous chargeons le docteur BULSKI de transmettre au docteur PONIATOWSKI, de Varsovie, le bon souvenir de ses amis français. Et c'est sur la promesse d'une visite l'an prochain que notre ami nous quitte pour reprendre le cours de ses occupations officielles.

Nos amis FOCHEUX et GALTIER, empêchés, avaient adressé un message téléphonique. Au cours de sa visite, le docteur BULSKI a adressé par téléphone des paroles de réconfort et d'amitié à notre ami Henri PATIN, récemment opéré.

## Le Docteur BULSKI nous est revenu

Le Jeudi 29 Octobre le Bureau de l'Amicale VB eut la grande joie de recevoir la visite d'un ami polonais, le Docteur BULSKI, professeur de Gynécologie à la Faculté de Médecine de Varsovie.

Prévenus de la visite de notre éminent ami par notre secrétaire Mme MAURY, de nombreux camarades sont venus se joindre aux membres du Bureau de l'Amicale Nationale. Et c'est ainsi que nos amis : les docteurs PAYRAU et TRIPIER, PIFFAULT, VIE, DAUBIGNY, PLANQUE, MOREL, PERRON, ROSE, LANGEVIN, GEHIN, ALADENISE étaient là, entourant de leur affectueuse sympathie leur éminent visiteur.

Bien des souvenirs ont été évoqués. On a parlé théâtre, ping-pong, dévotion et beaucoup du Waldho. On a parlé des disparus du Waldho : le Major REGLINSKI arrêté par les Allemands avant la libération, le masseur PETRI, alerte et joyeux compagnon de captivité, du chimiste BORREL, maillon principal de la chaîne des D.U. ; du docteur LENSENNE, ancien médecin-chef de l'hôpital, et de combien d'autres. Puis on a parlé de ceux que l'éloignement empêche d'assister à cette petite réu-

nion et à qui le docteur BULSKI adresse son fraternel salut à tous les membres du personnel français du Waldho et qui furent, tous, ses amis. Il adresse particulièrement au docteur Joseph CESBRON l'hommage de sa fervente amitié et de son inaltérable souvenir sans oublier les autres membres de la famille, le docteur André CESBRON et l'immortel « Papillon ».

Notre ami le docteur BULSKI a évoqué avec émotion le sympathique accueil que lui a réservé le corps médical français au Waldho. Et il nous charge d'envoyer à tous ses amis les docteurs français son amical souvenir.

Le docteur BULSKI était en voyage d'études en France, invité par le gouvernement français. Après un séjour à Marseille, puis à Lyon où il a rencontré notre ami le docteur GRANGE, il termine son périple par la capitale où il doit passer huit jours.

Nous remercions le docteur BULSKI d'avoir pu retrancher quelques heures de son emploi du temps très chargé pour les consacrer à l'amitié. Mais les



## LES VB ET X ABC A LILLE

(Suite de la première page)

L'ami CANDEILLE nous avait fait ses adieux vers les 19 heures, ne pouvant participer à la journée du 25 par suite d'engagements sportifs. On est toujours jeune au VB !

Vers minuit nous regagnions nos hôtels. HADJADJ et MOREL au Moderne, LANGEVIN au Chagnot et le reste de la délégation à l'Univers.

Passons sur la séance du Congrès qui vous est relatée par ailleurs et signalons la belle tenue de la délégation à la réception de la Municipalité Lilloise. Pas un verre n'est retourné plein au buffet. Il faut dire que c'était du champagne !

A Lomme, dans un Hôtel de Ville tout brillant neuf, nous dégustons un Muscadet bien frappé. La délégation s'est notablement augmentée. Les Lillois sont parmi nous et nous avons la joie d'accueillir nos amis CLARY, VANDRIESSCHE, RYSMAN et MEULEMAN. Nous cherchons dans la foule si nous découvrons notre ami Achille LECLERC de Roubaix. Hélas nous ne le voyons point.

Au cours du défilé qui suivit la réception de la Municipalité de Lomme, nous avons perdu trois membres : GODARD, HADJADJ, VANDRIESSCHE. Il paraît que nos trois gars avaient fait un ravitaillement rapide dans une Taverne du parcours. On les a retrouvés au Monument local.

Le Banquet fut somptueux et impeccable. La table VB-XABC groupait vingt-cinq convives. Sur deux cents participants groupant tous les stalags c'est une fort jolie représentation. Inutile de préciser qu'à l'apéritif offert par la Maison Ricard, la tenue de la délégation fut exemplaire. S'il y eut des apéritifs non bus ce ne fut pas, nous vous le certifions, dans le coin VB-XABC. On aurait pu introniser quelques chevaliers du Ricard !

La chère étant excellente et les vins (encore !) succulents, l'atmosphère était à la gaieté. Le service à la chaîne était très efficace. Les assiettes passaient de mains en mains à une vitesse accélérée d'un bout de la table à l'autre au grand ébahissement de la serveuse.

Gagné par l'ambiance, notre ami GODARD fit don de sa vieille pipe au Musée de la Maison des enfants de Lomme. « Ça pourra leur servir plus tard quand ils auront l'âge d'homme ! », dit-il magnanime. Comme on le félicitait, il voulut y joindre sa blague à tabac. On eut toutes les peines du monde à le persuader que le tabac était comme les fleurs, périssable ! Bref, c'est dans l'euphorie générale que se termina ce magnifique congrès de l'U.N.A.C.

Après une ultime visite au café ROSE, toute la petite troupe VB-XABC se retrouva sur le quai de la gare de Lille pour la séparation. Tous les lillois sont venus accompagner leurs amis parisiens. Embrassades, serremments de mains, promesses de nouvelles réunions, prises de rendez-vous, et enfin le départ.

Merci à nos amis lillois de leur belle réception. Merci aux MEULEMAN, RYSMAN, ROSEAU, HENRY, CLARY, CANDEILLE, VANDRIESSCHE de nous avoir prouvé que l'amitié P.G. n'était pas un vain mot. Merci à SCHRAPATY, magnifique porte-drapeau de l'Amicale qui n'hésita pas à venir de Thionville pour retrouver des amis. Merci aux organisateurs pour ces deux belles journées d'amitié et rendez-vous tous au XXe Anniversaire de notre libération en Mai 1965 et au XXe Anniversaire de la fondation de notre Amicale en Septembre ou Octobre 1965.

Amis de Lille : Merci !

H. PERRON.

## CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant  
Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

## Les Manifestations du XX<sup>e</sup> Anniversaire de notre Libération

La première réunion du Comité d'Organisation et de Coordination des Manifestations du 20<sup>e</sup> Anniversaire s'est tenue le Mardi 20 Octobre au siège de la F.N.C.P.G. sous la Présidence de René LAUMOND, assisté de Marcel SIMONNEAU, secrétaire général de l'U.N.A.C.

Etaient représentées : la F.N.C.P.G. — l'U.N.A.C. — l'U.N.E.G. — l'Association de la Seine — les Amicales de la Seine — la Section de Courbevoie — l'Association des Cheminots, anciens P.G. — l'Association Métro-Bus anciens P.G. — l'Association P.G. de Seine-et-Oise.

Sauf modifications pouvant intervenir par la suite, voici le programme de ces manifestations arrêtées, en principe, à ce jour :

### VENREDI 7 MAI

Matin : accueil des délégations de Province et de l'Etranger.

Après-midi : Réunion au Stadium de Courbevoie. Rencontres de Jumelages.

### SAMEDI 8 MAI

Matin : A Courbevoie : Rencontre par Camps.

Après-midi : Rassemblement et mise en place pour les Cérémonies à l'Arc-de-Triomphe. Défilé.

Soirée : Réception officielle au Château et Fête dans les Jardins du Palais de Versailles.

### DIMANCHE 9 MAI

Matin : A Courbevoie : Meeting suivi d'une fête populaire qui se poursuivra l'après-midi.

### MANIFESTATIONS ANNEXES

Exposition d'œuvres contemporaines d'artistes anciens P.G.

Exposition littéraire.

Exposition photographique et d'œuvres de captivité.

Pour ces différentes expositions, le lieu n'est pas encore déterminé.



Vous voyez, chers camarades, l'ampleur de ces manifestations uniques dans notre monde P.G. et le gros travail que va nécessiter l'organisation de ces quatre jours.

Les deux plus importantes questions à solutionner sont :

l'HEBERGEMENT et le TRANSPORT sur place.

Nous sommes donc invités dès maintenant à nous pencher sur ces deux problèmes. Il faudra de gros efforts de la part de tous pour obtenir satisfaction :

Logement dans les hôtels (Paris et Seine en particulier) ;

Logement chez les Particuliers (amis à recevoir) ;  
Concours de la S.N.C.F. (couchettes) ;  
Locaux disponibles (R.A.T.P.).

Nos camarades Cheminots et de la Section Métro-Bus vont, dès maintenant, contacter leur Administration.

L'Association de la Seine, les Amicales de la Seine, les Sections de Courbevoie et des environs vont faire les enquêtes nécessaires.

La F.N.C.P.G. va étendre les réservations d'hôtel auprès et avec le concours du Touring.

Nous serions reconnaissants à nos camarades hôteliers de la région parisienne de nous faire part du nombre de chambres mises à notre disposition pour cette manifestation. Nous indiquer les prix. Si dans votre entourage vous avez un ami hôtelier, prière de nous le faire savoir en nous donnant tous les renseignements pour la réservation.

Si parmi nos membres il y en a qui peuvent loger un camarade de l'Amicale pendant ces Manifestations, prière de le signaler à l'Amicale.

Toutes les propositions seront bien accueillies.

Pour les transports sur place, nos camarades cheminots et ceux de la R.A.T.P. vont faire directement le nécessaire.

Amis de tous les coins de France, ce XXe Anniversaire de notre retour sera une FETE UNIQUE dans votre vie. Vous aurez ces jours-là une OCCASION UNIQUE de retrouver l'ami cher, le compagnon de misère, que vous n'aviez jamais revu.

Vous n'en doutez pas, ce XXe Anniversaire sera grandiose. Il est de votre devoir d'y participer. Il faut montrer que le monde « prisonniers » est



## Rendez-vous

Oui, rendez-vous sous l'Arc-de-Triomphe, Mercredi 16 Décembre, avec l'U.N.A.C. pour nimer la flamme à l'Inconnu.

Si je n'ai pas d'empêchement de dernière heure j'y serai et y apporterai le drapeau d'Ulm. Mais il me faudra prendre le train de nuit pour surer, le lendemain jeudi, le dernier catéchisme avant Noël.

De toute façon j'espère que les « Anciens d'Ulm » ne failliront pas à leur réputation et seront nombreux à cette manifestation qui est toujours éminente parce qu'à travers l'Inconnu, c'est vers les héros de la Patrie que se portent les pieuses pensées de tous ceux qui assistent à cette cérémonie.



Voici la fin d'une année et bientôt le commencement d'une autre qui doit être féconde en réalisations pour les Anciens P.G. Indépendamment de notre participation aux rassemblements et manifestations de l'UNAC et de l'Amicale, nous pérons — et commençons d'économiser dans ce but ! — aller faire un nouveau Pèlerinage ULM pour la Pentecôte. Que ceux qui désirent participer à ce voyage nous le disent ou nous l'écrivent dès maintenant, car un tel voyage ne se prépare pas à la dernière minute ni au hasard. Nous avons surtout besoin de connaître ceux qui feraient le voyage de Paris à Paris, puis ceux qui iraient là-bas en voiture, mais devraient être logés et prendraient le Car pour le périple à Munich Berchtesgaden. Le plus simple est d'écrire à ce qui a été, depuis toujours, notre fidèle secrétaire Mme YVONNET, 1, rue Marie-Jeanne Bassot, Lavallois-Perret (Seine). Ainsi tout sera centralisé sur un point bien déterminé.



En terminant je vous souhaite de saintes et joyeuses fêtes de Noël et une nouvelle année heureuse et féconde avec une santé qui vous permette de tenir bon la rampe encore très longtemps. C'est avec vœux que la Nuit de Noël, je prierai l'Enfant-Dieu de bénir, nous les formulons aussi naturellement pour tous ceux qui vous sont chers.

J. V.

une force invincible. Et que nous n'avons rien oublié.

Pour l'exposition photographique, votre Amicale envisage de participer effectivement. Déjà l'Album souvenirs renferme des documents intéressants. Mais vous pouvez posséder des photos de théâtre, d'orchestres, de scènes de Camps ou de Kommandos. Adressez-les à l'Amicale et si vous en faites demande elles vous seront retournées après les manifestations.

D'autre part, nous savons qu'il y eut parmi vous des artistes. Les expositions diverses qui eurent lieu au VB et aux X ABC ont eu de grands succès et les œuvres nées de vos mains expertes ont stupéfié vos camarades et nos gardiens. Nous vous demandons de sortir de votre intimité ces souvenirs qui vous sont chers et de nous les adresser pour qu'ils soient exposés au Tout-Paris des Lettres et des Arts. Nous vous en garantissons le retour. Ecrivez-nous pour nous faire part de votre concours. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet dans nos prochains « Lien ».

Nous tiendrons nos camarades au courant des décisions prises par le Comité d'Organisation du XXe Anniversaire au fur et à mesure de leur déroulement.

H. P.

Le Gérant : PIFFAULT

Imp. Chasseray-Monconté, Chef-Boutonne (D.-S.)